Lc 15,11-32

Avec les deux paraboles de la brebis et de la drachme perdues, cette parabole-ci est présentée comme donnant la réponse de Jésus au reproche des pharisiens et des scribes quant à la fréquentation des publicains et des pécheurs : «  Il accueille les pécheurs et mange avec eux » (2).

La déclaration du fils cadet « J’ai péché » en prend donc plus d’importance (18.24).

Mais quel est son péché ? Non pas d’avoir demandé sa part, ni d’être parti : il en avait le droit (même si sa demande de la part d’héritage revient à considérer le père comme mort, ce qui irait à l’encontre de « Honore ton père et ta mère », Ex 20,12).

Quant aux dépenses, elles se font sans doute de façon funeste, dans le ‘non-salut’ *(a-sôtôs*, 13), mais rien ne dit qu’il y a là péché (c’est le fils ainé qui, dans sa colère, suppose des prostituées : v.30…)

Par contre, quand la famine est survenue (14), il est dit qu’ « il se joignit à un des citoyens de cette contrée » (15). Or Luc emploie le même verbe *colléô* en Ac 10,28 pour nous dire que « se joindre à un étranger est absolument interdit pour un juif » (le même verbe ‘se joindre’ est fort, puisqu’il s’applique trois fois à rejoindre les disciples, mais aussi à l’expression ‘s’attacher à sa femme’). De plus, le fils est envoyé dans les champs pour nourrir les cochons : comble de l’impureté, du ‘péché’ contre la Loi !

Sans aucun rite de purification préalable, c’est ce pécheur avec lequel le père invite à festoyer.

Dans la ligne du reproche initial (v.2), la nourriture est un fil conducteur du récit.

Mais, d’emblée, Jésus situe la parabole dans un cadre qui évoque fondamentalement la ‘vie’ : au v.12, *ousia* et *bios* désignent l’existence et la vie avant de désigner aussi les moyens d’existence. Cette ‘vie’, partagée par le père, le fils la gaspille (13.30) en ‘vivant’ (*zôn*) dans le non-salut.

La famine (14) provoque le fils à être envoyé aux champs pour nourrir, faire paitre les cochons (15), lui-même étant réduit à désirer leur nourriture (16) : il est moins bien traité que les cochons. C’est l’attrait des pains en abondance (17) qui le décide à se mettre en route. Et la fête commandée par le père consiste surtout en un repas où l’on mange le veau gras (23). (Un veau aussi est offert par Abraham à ses trois visiteurs, Gn 18,8, et est à immoler comme sacrifice pour le péché, Lév 9,2. Le verbe utilisé aux v.23.27.30 est *thyô*, qui signifie proprement ‘sacrifier’, comme en Lc 22,7 et Ac 14,13.18, alors que Luc emploie ailleurs d’autres verbes ‘tuer’.)

C’est quand il est au plus bas que le fils exprime qu’il ‘périt’ ou ‘se perd’ (17) : *ap-ollymi*, verbe que reprend le père en finale : 24.32 : « mon fils, ton frère, était perdu ». Ce verbe relie les trois paraboles successives de Lc 15 : brebis perdue (4.6) et drachme perdue (8.9).

Quand la brebis, la drachme, le fils sont « trouvés » (5.9.24 *heuriscô*), il y a chaque fois invitation, appel (6.9 *syn-caléô* et 28 *para-caléô*) à entrer dans la joie partagée (6.9 *syn-chairô* et 32 *chairô*).

Un repas d’Alliance pascale ? Plusieurs traits vont dans ce sens : quand le plus jeune fils part, il s’expatrie, il ‘quitte le peuple’ (*apo-dèméô* 13). Mais, quand il revient, et que le père commande des sandales, le mot est de même radical (*hypo-dèmata* 22) et peut être rapproché de la tenue que doivent avoir les Hébreux lors du repas de la Pâque (Ex 12,11).

Par ailleurs, le fils est dit « *ana-stas*» (18.20), « relevé » : il « revit » ou « vit » autrement (*ana-zaô* 24.*zaô* 32) : l’important n’est pas sa pureté ou non, qu’il soit digne ou non, mais que la relation s’établisse, se rétablisse, avec le père. Et aussi avec le frère ainé, qui est invité à se joindre à lui et à toute la fête, dans « la symphonie et les chœurs » (25, *sym-phônia*, accord ; *sym-phônéô*, être en accord) plutôt que de tout voir en termes de travail et d’obéissance à des ‘commandements’, des ‘prescriptions’ (29) (*en-tolè* a ce sens chez Lc).

*Christian, le 29.08.2016*